

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 21 (1888)

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VARIÉTÉ

Le dernier ouvrage de M. Renan jugé par M. Wellhausen¹.

Cette *Histoire du peuple d'Israël* est destinée à compléter l'*Histoire des origines du christianisme*. L'ensemble en est évalué à trois volumes, auxquels pourra venir s'en ajouter un quatrième traitant de l'histoire du temps des Asmonéens.

Le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, ainsi débute M. Renan, ont leurs racines en Arabie. C'étaient vraiment les pères de la foi, que ces chefs de clans nomades qui parcourraient le désert. En face de la civilisation matérialiste des Etats les plus anciens et de leurs masses organisées à la manière d'une ruche, ou d'une fourmilière, ces Sémites représentaient, sous une autre forme que les Aryens, l'idée de l'individu défendant son droit contre ce qui l'entoure, l'autonomie de la famille. Ce fut là la base du sentiment de l'honneur et de la moralité. En religion, ils étaient puritains, une espèce de musulmans préhistoriques. « Dieu éternel et l'homme passager : » à ce minimum se réduisait leur credo. Gens graves, simples, bornés si l'on veut, ils étaient peu portés à l'idolâtrie, à la superstition, au spiritisme, au culte des morts. La mythologie n'était guère de leur goût. Ils avaient le sacrifice humain en horreur et se distinguaient par un fond de douceur et d'humanité. La base naturelle de cette manière de penser et de sentir doit se chercher moins dans le sang que dans la vie de la tente au désert, alors moins desséché qu'aujourd'hui ; vie en somme fort agréable. « C'était l'état d'âme de gens à l'aise. »

¹ Article traduit de la *Deutsche Litteraturzeitung* de Berlin, du 28 janvier 1888.

Il est vrai que ces doux patriarches pouvaient être de bien mauvaise humeur quand ils voyaient le juste souffrir sur cette terre, quand le Père juste et bon qui est dans les cieux négligeait de vaquer à son office. En effet, l'au delà, le monde transcendant leur était inconnu et ils n'en voulaient rien savoir. Leur monothéisme était bien un peu vague ; toutefois, semble-t-il, en théorie plus encore que dans la pratique.

Au sein de la grande confrérie de tribus nomades qui vivaient éparses depuis l'Euphrate jusqu'au Négeb, il s'opéra des sélections par suite d'une réaction des puritains sévères contre la corruption envahissante. Car les influences étrangères avec lesquelles ces pasteurs errants entraient en contact compromettaient chez le grand nombre la pureté du principe. Le progrès dans la culture impliquait toujours une apostasie, une diminution religieuse.

Ce fut la culture babylonienne qui agit la première, lorsque les Hébreux vinrent habiter la contrée dont Harran était le centre. Tout, dans cette influence, ne fut pas nuisible sans doute. C'est par elle que la légende hébraïque s'enrichit d'un élément essentiel, nécessaire : l'histoire des origines du monde et de l'enfance de l'humanité, qui nous a été conservée dans les douze premiers chapitres de la Genèse. Il n'est peut-être pas dans la Bible de partie qui ait eu plus de conséquence.

Le contact avec le paganisme des Chananéens, parmi lesquels les ancêtres des Israélites fixèrent ensuite leurs tentes, eut des suites plus fâcheuses. Il en résulta des luttes religieuses intérieures. Les hommes sages et sérieusement pieux protestaient contre les pratiques idolâtriques, les superstitions païennes, et ils se séparèrent de la masse. « Rome fut, dans le Latium, une sorte d'asile de sélection. La tribu des Beni-Israël ou des Jacobélites paraît avoir été quelque chose d'analogue, au sein des tribus hébraïques. Au milieu de ce monde si varié, nous concevons Israël comme une sorte de Genève, un rendez-vous de purs, une secte, un ordre si l'on veut, analogue aux *Khouan* musulmans, bien plutôt que comme un *ethnos* distinct. »

Plus funeste encore fut le séjour en Egypte, mais surtout la

traversée du désert et la conquête de Chanaan. La tribu se transforma en nation, et le Dieu universel, l'*élohim* de Gen. I, créateur du ciel et de la terre, dégénéra en un dieu protecteur, partial et féroce, portant le nom propre de *Iahvè*. Cette nationalisation du peuple et de son dieu a été, pour les Israélites de l'antiquité comme pour l'Allemagne d'aujourd'hui, une déchéance profonde, une véritable *chute*. Au temps des Judges elle ne fit pas encore sentir toutes ses conséquences. Quoique très grossier, l'état religieux était riche encore des nobles restes du paradis patriarchal. Et c'est pourquoi, aux yeux des générations postérieures, un reflet de l'antique idéal se projette sur cette période de l'histoire nationale: « un cycle de délicieuses pastorales se broda sur ce fond aimable et se-rein. »

Le dernier degré de l'abaissement ne fut atteint que lorsque, avec l'institution de la royauté, l'unification d'Israël fut définitivement accomplie. Cependant le souvenir des vieux puritains du désert ne s'était jamais éteint. Il finit par amener une réaction dont les prophètes du IX^e siècle devaient être les principaux représentants. « Les descendants de ces vieux puritains du désert ne pouvaient détacher leur pensée du paradis qu'ils avaient habité leurs pères... La marche vers le monothéisme, qui est le *circulus* total de la vie de ces peuples, n'est au fond qu'un retour aux intuitions de leurs premiers jours. »

Tel est le *schéma* que M. Renan ne se lasse pas d'inculquer à tout propos à ses lecteurs. C'est dans la trame fournie par cette idée dominante qu'il fait entrer les récits bibliques. « Au bout de trois jours, on arriva au lieu nommé Mara, à cause de ses eaux saumâtres. On chercha, en y faisant infuser certains branchages, à la rendre potable, sans y réussir beaucoup. Le campement d'Elim fut plus supportable. On y trouva douze sources, soixante-dix palmiers et des tamaris procurant une ombre agréable. » Et ainsi de suite. Ce qui plaît, est accepté. Ce qui ne plaît pas est rendu acceptable ou ignoré.

Et d'où M. Renan connaît-il donc cet âge patriarchal qui, selon lui, serait le commencement et la fin de toute l'histoire d'Israël? Réponse: il existe encore en Arabie. — En effet, il

existe en Arabie des bédouins *musulmans*, avec le fameux *Din Ibrahim* (rite ou culte d'Abraham), romantiquement transfiguré par certains voyageurs modernes. — Mais M. Renan en appelle aussi à l'antiquité antéislamique telle qu'elle est documentée, pense-t-il, dans le *Kitâb el-Aghâni*. Il ne peut assez célébrer les louanges de ce recueil et en proclamer l'importance pour l'intelligence de l'Ancien Testament. On regrette d'autant plus qu'il ne l'ait pas lu; du moins est-on tenté de le supposer à voir l'idée erronée qu'il s'en fait. Il ne ferait pas mal de réparer cette omission et de joindre à cette lecture celle de Nilus, d'Ammien et surtout de Hadith. Peut-être alors sa conception générale du temps des patriarches se modifierait-elle quelque peu, et sûrement il éviterait certaines affirmations folâtres, comme de dire que l'institution du ramadan, du mois consacré au jeûne, est chez les Arabes bien antérieure à l'islam; ou que Hind, fille d'Utba, à la bataille d'Ohod, avait enflammé les croyants par ses chants, ce qui lui aurait valu une auréole de la part de l'islamisme.

En réalité, la représentation que M. Renan s'est faite de la foi et des moeurs des patriarches est tirée uniquement de la Bible, à savoir de la Genèse, en particulier de ses portions élohistes, ainsi que des livres de Job et de Ruth. Il sait fort bien que ces écrits, par l'âge de leur composition, sont distants d'au moins un millier d'années de l'âge supposé des patriarches. Néanmoins il se prévaut de la thèse que des livres n'ont pas besoin d'être historiques pour servir de source à la connaissance des antiquités. « Un livre non historique, dit-il, peut fournir un tableau historique parfait: témoins le *Kitab el-Aghâni*, les poèmes homériques. » « Les romans arthuriens du moyen âge ne renferment pas un mot de vrai, et sont des trésors de renseignements sur la vie sociale de l'époque où ils sont écrits. » Fort bien: ce sont des sources pour la connaissance de l'époque et du lieu où ils sont écrits. Quand il s'agit des romans arthuriens, M. Renan fait lui-même cette restriction. Pourquoi l'oublier à propos de la Genèse? En ce qui concerne le livre de Job il appelle à son aide une réserve mentale très caractéristique: « Le livre de Job ne sera écrit que

dans mille ans ; mais, dès l'âge antique où nous sommes, il a dû être pensé. » *Il a dû !* — Il parle bien dans l'occasion, et d'une manière générale, du doute, de l'incertitude qui plane sur toutes ces vieilles histoires. Il le fait par acquit de conscience, pour pouvoir ensuite, dans chaque cas particulier, fabuliser d'autant plus à sa guise. Toutes ces restrictions ne sont chez lui que théoriques. Dans la pratique il n'en tient pas grand compte.

M. Renan reproche aux hommes du métier, en fait de science de l'Ancien Testament, une certaine pédanterie et quelque étroitesse d'esprit. En cela il n'a pas absolument tort. Mais il sera permis de dire que la supériorité de l'homme du monde, la largeur de l'horizon historique, la facilité qu'a un membre de l'Institut, à Paris, de s'assimiler une érudition commode affluent de tous côtés, ne suffisent pas davantage, à elles seules, pour faire un savant accompli. M. Renan prétend qu'il faut manquer de culture pour songer à rapporter à une même source le soi-disant « écrit primitif » de la Genèse et la législation sacerdotale des livres suivants. Cela prouve simplement qu'il n'a pas pris la peine d'aller au fond et jusqu'au bout de la critique de l'Ancien Testament et de l'histoire de cette critique. L'alpha et l'oméga de sa sagesse critique, c'est le livre du *Iashar* et celui des *Guerres de Iahvé*. Il est dans ce domaine non moins dilettante que dans celui de l'arabisme.

Si du moins il avait fait preuve dans son livre de ce goût littéraire dont il a le droit de se glorifier ! mais la monotonie avec laquelle il ressasse son thème favori (de l'élohimisme patriarcal antérieur et infiniment supérieur au iahvéisme national, et du progrès religieux consistant à revenir du faux dieu Iahvé au primitif et impersonnel Elohim), cette monotonie n'est pas précisément de bon goût. Et cette manière d'affecter un ton archaïque, de donner au style un vernis local en employant des expressions telles que les *Beni Israël*, les *Jacobélites*, *un vrai gibbor*, ne vaut guère mieux. Ce qui est décidément répugnant, ce sont d'une part des sentimentalités comme « ces douces familles de pasteurs, » d'autre part et comme pour faire la contre-partie, des *dicta* dans le genre

dederunt. Eo quod

namibus certissi

Hélioq. Dujardin.

Bibl. nat. ms. lat. 6400. 6.

de celui-ci: « L'histoire du monde c'est l'histoire de Troppmann. »

Bref, ce livre n'est pas digne de son auteur. On ne peut pas dire non plus que ce soit une œuvre vraiment française, si du moins il est permis de considérer J. Morin, R. Simon, S. de Sacy, E. Quatremère et Caussin de Perceval comme des types d'orientalistes français de l'ordre scientifique.
